

VIE
DE
SAINT CONGARD

*Patron de la paroisse de ce nom
au diocèse de Vannes.*



VANNES
IMPRIMERIE LAFOLYE FRÈRES

1911

A l'abbaye de Boquen
en reconnaissance
de séjour fructueuse.
Un ami P. Druet
+ h

VIE
DE
SAINT CONGARD



Église catholique
en Finistère

Document numérisé en 2023

NIHIL OBSTAT.

Censor.

IMPRIMATUR

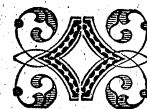
Venetis, 8 novembris 1910.

† ALCIMUS

Ep. Venet.

VIE
DE
SAINT CONGARD

*Patron de la paroisse de ce nom
au diocèse de Vannes.*



VANNES

IMPRIMERIE LAFOLYE FRÈRES

—
1914

VIE DE SAINT CONGARD

**Saint Congard. — Sa naissance. — Son enfance. —
Son entrée dans la vie religieuse.**

On lit dans la vie de saint Patrice que cet illustre apôtre parcourait souvent l'Ultonie (Ulster), province du nord de l'Irlande, y prêchant avec zèle la foi catholique, et que de temps en temps il se retirait, pour s'y reposer, sur une colline dominant la vallée où fut érigé plus tard le monastère de Bancor.

Un jour qu'il s'y trouvait avec ses disciples, on vit cette vallée remplie soudain d'une lumière céleste et d'une multitude d'anges qui chantaient des cantiques.

Vivement impressionnés par cette vision, les disciples demandèrent à leur Père de construire une église en cet endroit. Mais le Saint refusa, ajoutant ces paroles prophétiques : « Dans soixante ans, il naîtra un enfant appelé Congal, c'est-à-dire *Précieux gage*. Il sera aimé de Dieu et des

hommes. Il brillera par l'éclat de ses vertus et régnera avec le Christ. C'est lui qui établira en ce lieu un monastère où il rassemblera pour les consacrer au service du Christ d'innombrables fils de lumière et de vie. »

Au temps marqué, dit l'historien, l'événement se passa comme l'avait prédit saint Patrice.

Congal, on dit aujourd'hui Congard, naquit en effet, vers l'an 514, d'une des plus illustres familles de l'Irlande, et dans la province même d'Ulster. Toute la nuit qui précéda sa naissance, une brillante lumière éclaira le pays d'alentour. Heureux présage de l'éclat que jetterait un jour sur la terre d'Irlande et au delà cet enfant dont toute la vie devait être remplie de prodiges.

Son baptême fut marqué par un double miracle. Comme on le présentait au saint prêtre Fedlim, depuis longtemps aveugle, une source d'eau vive jaillit à l'endroit où devait se faire le baptême. Transporté de joie et plein de confiance en Dieu le vénérable prêtre commença par se laver les yeux et le visage avec cette eau miraculeuse et il recouvra subitement la vue. Ensuite il baptisa l'enfant qu'il appela Congard, du nom que soixante ans auparavant lui avait donné saint Patrice.

Ravis et presque effrayés de toutes ces merveilles, les parents de Congard le consacrèrent au Seigneur comme un autre Samuel, et ils résolurent de garder désormais la continence pour se consacrer en-

tièrement à l'éducation de cet enfant si cher. Sous la double influence de leur exemple et de leurs sages conseils, Congard grandit rapidement dans la vertu, tout rempli de Dieu.

Bientôt un fait merveilleux allait faire savoir à ces pieux chrétiens que Dieu avait agréé pleinement leur offrande, et qu'il se réservait leur enfant pour son service. Un jour que le jeune Congard travaillait dans un champ, il s'assit, pour se reposer, près d'un tas de pierres et s'endormit. Sa mère, survenant alors, voit une colonne de feu qui du ciel descend presque sur lui. Effrayée, interdite, elle ne sait que faire, n'osant approcher plus près, et pourtant ne voulant pas abandonner son fils. S'étant recommandée à Dieu, elle reste immobile et attend pour voir ce qui va se passer. Enfin l'enfant s'éveille, et le visage encore tout irradié, il s'approche de sa mère et lui dit : « Soyez sans crainte, ce feu du ciel ne m'a fait aucun mal. Mais veuillez présentement ne parler de cette vision à personne. »

On pourrait citer d'autres prodiges qui montrent que Dieu attirait à lui de jour en jour cet enfant de miracle.

Une circonstance fortuite faillit cependant détourner Congard de sa voie. La guerre ayant éclaté dans le pays, Sethna, père de Congard, fut convoqué à l'armée. Mais, se voyant trop âgé pour prendre les armes, il envoya à sa place son fils encore adolescent. Bien que se sentant appelé ailleurs,

Congard n'osa résister à la volonté paternelle et il se rendit au camp. Mais Dieu veillait sur son élu ; il ne permit pas que ses mains ni même ses regards fussent souillés par l'effusion du sang : les ennemis firent la paix sans combattre.

Une nouvelle merveille aurait amené le chef de Congard à conclure cette paix. Pendant une nuit en effet, une neige abondante tomba sur le camp, mais toutefois sans atteindre Congard et sa suite qui se trouvaient au milieu. Au contraire, elle formait autour d'eux comme une sorte de retranchement. Toute l'armée en fut dans l'admiration, et le chef dit en présence de tous : « A partir de ce jour, Congard avec les siens est libre de toute obligation envers moi et envers toute puissance séculière ; car c'est le *saint de Dieu*. » Il voulut recevoir la bénédiction de la main même du jeune homme à qui il demeura très attaché dans la suite.

L'heure approchait où le Bienheureux allait renoncer au monde pour entrer dans la vie monastique.

Un jour qu'il se promenait avec lui dans le domaine de son père, il lui dit tout à coup : « Père, il nous faut quitter cette terre avec tous ses soins. » Et comme son père s'y refusait, il reprit : « Hé bien, cultivez donc, cher père, ce modeste champ ; pour moi je vais aller demander à Dieu une terre plus vaste et produisant de meilleurs fruits. »

Il quitta sa famille et se consacra pendant quelque temps, dans son pays, à l'étude des lettres.

Puis, il se rendit dans la province de Leinster, ancienne Lagénie, au sud-est de l'Irlande, près de saint Fintan qui le reçut dans son monastère de Cluain-edneach.

Sa renommée déjà grande l'y suivit ; si bien qu'on lui amena un aveugle pour qu'il le guérît. A la prière de cet aveugle et de toute sa famille, le saint reproduisit le miracle de l'Evangile. De son doigt humide de salive il toucha les yeux de l'aveugle en invoquant le nom du Seigneur. L'aveugle aussitôt recouvra la vue.

Saint Congard resta plusieurs années dans le monastère de Cluain-edneach, et sans doute qu'il n'en fut point sorti, si le saint abbé Fintan, comme prévoyant sa mission providentielle, ne l'eut renvoyé dans sa patrie, en lui donnant quelques disciples. Après avoir reçu la bénédiction de Fintan, il partit, s'arrêta pendant quelque temps près de l'abbé Kiaran, au monastère de Cluain-Macnais, puis arriva parmi les siens.

A cette époque, il n'était pas prêtre, son humilité lui ayant fait refuser jusque-là l'entrée dans les saints ordres. Mais en voyant l'ascendant qu'il exerçait sur ses compatriotes, l'évêque saint Luidé mit tout ses efforts à le persuader d'entrer dans l'état ecclésiastique. Lui-même lui conféra le diaconat et bientôt la prêtrise.

Saint Congard se met alors à parcourir la province d'Ulster et à y prêcher l'Evangile. Mais la

pensée de la vie monastique le poursuit toujours. Il gagne le lac Erne, passe dans une île de ce lac, et là, loin des bruits du monde, il mène la vie la plus douce à ses yeux, bien que très austère. Pour se faire une idée de cette austérité, il suffit de savoir que ses disciples l'ayant voulu suivre dans sa retraite, sept y moururent de faim et de froid.

Ce qu'ayant appris, de saints personnages vinrent le prier de relâcher quelque chose de la rigueur de sa règle. Saint Congard déféra à leur désir en ce qui concernait ses moines, mais sans vouloir rien retrancher pour lui-même de ses mortifications.

Est-ce cette démarche et tout ce qu'on savait de ses austérités qui effraya son humilité et lui fit songer à chercher ailleurs une solitude plus profonde ? Toujours est-il qu'il forma le dessein de quitter l'Irlande et de passer en Angleterre.

Il fallut toutes les prières et les larmes de saint Lugide, son évêque pour le déterminer à rester dans sa patrie. Même sur ses instances, il consentit à quitter son île pour venir établir dans son pays des monastères. C'est alors qu'il fonda sur le bords de la baie de Knockferg, au nord-est de l'Irlande, le monastère de Bancor.

II

Le monastère de Bancor. — S. Congard abba. — Ses vertus. — Ses nombreux miracles. — Sa mort.

Quand saint Congard fonda le monastère de Bancor, qu'il ne faut pas confondre avec celui de Bangor, au pays de Galles, il pouvait avoir trente-cinq ans. Il en fut abbé pendant un demi-siècle.

Saint Patrice avait prédit qu'il serait le Père de milliers de moines. L'événement justifia cette prédiction au-delà de toute espérance. Sous la sage direction, en effet, et sous l'énergique impulsion du saint, ce monastère devint bientôt le plus fameux de toute l'Irlande, si célèbre par ses monastères. On y compta en même temps plus de trois mille moines, tellement que le monastère devenant insuffisant à contenir tous ceux qu'attiraient la réputation et les vertus du Père, de nombreux essaims allèrent s'établir ailleurs, çà et là en Irlande, en Angleterre et jusque sur le Continent. Qu'on juge alors du nombre des religieux qui pendant l'espace de cinquante ans embrassèrent la règle de l'illustre moine de Bancor !

Cette règle cependant était fort sévère. Sans aller jusqu'à l'extrême rigueur du régime institué

par saint Congard, pour lui seul en principe, il est vrai, dans l'île du lac Erne, la règle commune des monastères scots et bretons de l'époque était très austère.

Nous n'avons pas à entrer ici dans beaucoup de détails. Disons seulement que tous les moines, aussi bien laïques que prêtres, faisaient les trois vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté. De petites logettes ou cellules, séparées les unes des autres, ordinairement en bois et même en simple clayonnage, étaient leur habitation. Leur lit, un sommier bourré de foin sur lequel ils s'étendaient sans autre couverture que leurs vêtements. Encore devaient-ils quitter ce grabat à minuit pour se rendre à la chapelle, chanter matines. Un seul repas par jour, à trois heures et même à six heures de l'après-midi, sauf le matin « un peu de boisson fortifiante ». Rarement ou même jamais de viande. Avec cela, outre l'étude qui était très en honneur, les rudes travaux de l'atelier ou des champs; n'oublions pas que ce sont les moines qui ont défriché l'Europe. Le Père Abbé donnait l'exemple; et l'on sait en particulier que saint Congard voulut fabriquer de ses propres mains le lit sur lequel les religieux étaient déposés pour y mourir. Les Trappistes de nos jours nous donnent bien une idée des moines dont nous parlons.

Quand on étudie l'histoire de ces temps héroïques, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer ou

de l'amour de la solitude et du zèle de leur salut qui poussait tant d'âmes vers les cloîtres, ou des vertus incomparables de ces hommes suscités de Dieu qui établirent et entretenirent dans leurs immenses familles religieuses une pareille discipline. Il est vrai que Dieu semblait se complaire à relever l'éclat de leurs vertus et grandir leur prestige et leur autorité en leur octroyant généreusement le don des miracles. Sous ce rapport la vie de saint Congard tient toute entière du prodige. Du jour surtout où il est abbé de Bancor, il sème littéralement les miracles sous ses pas. Les limites que nous nous sommes imposées dans cet opuscule ne nous permettent pas d'en faire un récit complet. Une simple énumération d'autre part en serait aride et sans intérêt. Nous les relaterons simplement, et sans souci de les indiquer tous en les groupant d'après leurs ressemblances ou les motifs divers qui les provoquent.

Le Père Abbé exerçait une autorité absolue sur tous ses moines qui lui devaient, de par leur vœu, la plus entière obéissance.

Ce fut de tout temps la règle des cloîtres. Elle était nécessaire du temps de saint Congard, dans des monastères si nombreux et dont les membres, barbares d'hier, ne pouvaient se plier que difficilement à la discipline. Rien d'étonnant dès lors que, dans sa miséricordieuse providence, Dieu ait aidé tout spécialement en ce point la tâche des saints

abbés, et qu'il ait multiplié les effets de sa puissance pour inculquer à tous une haute idée de l'humilité et de l'obéissance. Ainsi s'explique-t-on nombre de prodiges opérés par notre Saint.

L'usage était au monastère de Bancor que, lorsqu'un religieux recevait des reproches, il devait s'agenouiller humblement et demander pardon, ces reproches fussent-ils immérités. Or, un jour que saint Congard revenait, sur une petite barque d'une île voisine de la côte, le batelier gourmanda l'un des quelques frères qui l'accompagnaient. Instinctivement celui-ci veut se jeter à genoux pour faire des excuses. Mais il perd l'équilibre et tombe à la mer. Du monastère on accourt au lieu de l'accident. Un habile nageur plonge et découvre le religieux étendu au fond des eaux, mais sain et sauf. Il y était resté huit heures sans éprouver aucun malaise.

Une autre fois, c'est un jeune religieux qu'un de ses frères réprimande. Ils sont sur la côte, la marée monte et déjà les atteint. N'importe le religieux se prosterne, pendant que l'autre beaucoup plus préoccupé d'éviter la marée que d'attendre des excuses se sauve avec les autres religieux. Parvenus sur la grève, ceux-ci s'aperçoivent de la disparition de leur jeune frère. Apprenant qu'il a été réprimandé, saint Congard l'envoie chercher. On le découvre de loin, au milieu des eaux mais qui lui ont laissé miraculeusement un libre accès jusqu'au ri-

vage. On l'appelle, il vient, et tous rendent gloire à Dieu.

Il est vrai qu'il savait prêcher d'exemple. Au moment où Dieu semblait se complaire à le glorifier, en lui donnant d'opérer tant de miracles, alors qu'il dirigeait un grand nombre de monastères, il reçut la visite d'un des plus anciens et des plus vénérables abbés de l'Irlande dans le monastère duquel il avait séjourné quelque temps, dans sa jeunesse.

Les religieux se réjouirent de cette marque d'honneur et d'estime donnée à leur Père. Mais voici que pendant le repas, à la stupéfaction de tous, le vieillard se met à blâmer saint Congard, voulant savoir s'il avait conservé dans sa haute dignité l'humilité et l'esprit d'obéissance qu'il avait admirés en lui autrefois.

Aussitôt saint Congard se lève, se prosterne contre terre en versant d'abondantes larmes. Interrogé sur la cause de ces larmes, il finit par répondre qu'il était tout honteux de n'avoir pas eu depuis beaucoup d'années l'occasion d'accomplir cet acte d'humilité, qui lui était si doux.

Un jour que le forgeron du monastère était absent, saint Congard dit à un religieux : « Va à la forge et fais-nous un gril pour cuire le poisson. » Ce disant il lui bénit la main. Le religieux se rendit à la forge, et, nous dit le narrateur, il fabriqua en un même jour le gril et plusieurs

autres ustensiles comme s'il n'eût fait que cela de sa vie.

« Passé la baie », dit-il à l'un de ses fils, un autre jour qu'une affaire était pressante. Sans hésiter, le moine s'avance vers la mer, traverse et revient à pieds secs.

On citerait d'autres faits de ce genre.

Mais si le Saint inspirait ainsi et par de tels prodiges, l'amour de l'humilité et de l'obéissance, sa charité lui faisait accomplir de plus grands miracles.

Il guérit la reine Fiachna empoisonnée par une de ses servantes, arrache à la mort la malheureuse criminelle et lui fait faire une admirable pénitence.

Il guérit un lépreux, comme il avait guéri l'aveugle de Cluain-edneach, en le touchant de sa salive.

A la prière du Saint, la mort allait jusqu'à rendre ses victimes.

Marthe et Marie n'osaient aller jusqu'à demander à Jésus de ressusciter Lazare. Plus confiant dans la puissance de saint Congard, un père vient à lui, portant dans ses bras son enfant mort : « Père Saint, lui dit-il, je vous supplie au nom du Christ de ressusciter mon fils : car je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu il vous l'accordera. » Touché d'une si grande foi, saint Congard lui assure que son fils vivra ; mais par humilité, et comme pour reporter sur un autre la gloire d'un si grand miracle, il lui recommande de présenter

son enfant à la bénédiction de l'abbé Cannicus qui est de passage. Mais Cannicus devine tout, et sans bénir l'enfant, il déclare que le miracle qui va s'opérer est dû aux seules prières de saint Congard. Aussitôt l'enfant ressuscite.

Pendant une absence du Saint, un religieux tomba malade. Comme il n'y avait en ce moment au monastère que des fruits et des légumes, on eut l'idée de le transporter dans un autre monastère du même ordre peu éloigné, où on pourrait lui donner de meilleurs soins. Mais le religieux mourut en arrivant à ce monastère. De retour à Bancor, saint Congard trouva l'économe inconsolable, s'accusant humblement d'imprévoyance. Alors, saint Congard se rendit sur la tombe du défunt, le ressuscita par d'ardentes prières et le ramena au monastère où il vécut encore quinze années.

Nous avons vu l'abbé Cannicus venir rendre visite à saint Congard. Saint Colomba, abbé de l'île d'Iona, vint aussi à Bancor.

Humblement, selon l'usage, saint Congard lava les pieds de son illustre visiteur et des religieux de sa suite.

Et comme il demandait s'ils étaient tous présents, saint Colomba répondit, non sans une réticence, qu'il en restait un sur le bateau. « Il faut l'envoyer chercher, répartit saint Congard, le bateau se gardera bien tout seul. » Sachant la toute puissance des prières du saint, l'abbé d'Iona lui dit : « Il ne

viendra que si vous allez vous-même le chercher. » Saint Congard se rend aussitôt au navire, et ne voyant personne il cherche partout le religieux qu'il croit endormi. Il finit par découvrir un cadavre. Le religieux — saint Colomba avait tu la chose à dessein — était mort pendant la traversée. Stupéfait tout d'abord, saint Congard recourut à son moyen ordinaire : il pria Dieu humblement et dit au religieux : « Au nom de Jésus-Christ, Notre-Seigneur, lève-toi et viens avec tes frères. » Le religieux se leva plein de vie. Mais en route, s'apercevant qu'il ne voyait que d'un œil, le saint dit : « Je n'ai pas demandé à Dieu de te rendre à moi louche ni borgne, mais bien entier, avec l'usage de tous tes membres. » Et, avec l'eau d'une source qui jaillit soudain à leurs pieds, le ressuscité se lave le visage sur l'ordre du Saint. Sitôt il recouvre son œil, meilleur qu'auparavant et plus beau ; et sa vue, presque jusqu'à la fin, fut excellente.

Une quatrième résurrection opérée par le Saint fut celle d'un jeune disciple du monastère emporté par une mort subite. Saint Congard s'impute à faute à lui-même la mort inopinée et prématurée de cet enfant. Il se prosterne en prières devant son corps inanimé qui revient à la vie. Alors le Saint dit : « Mon enfant, veux-tu rester en cette vie ? » Et comme le pieux disciple répond qu'il préfère mourir, saint Congard le bénit et aussitôt il rend l'esprit.

La visite de saint Colomba avait causé de la joie à Bancor. Une autre mit ce monastère en plus grande allégresse, ce fut celle de l'évêque Finbarre. On le reçut avec les plus grands honneurs. Mais, pendant le dîner on vint dire à saint Congard qu'à cause de sa faible santé, l'évêque désirait un peu de lait. Du pain et des légumes constituaient en effet tout le menu du festin. Le lait était inconnu au monastère. Sans se troubler, saint Congard envoie néanmoins au cellier où l'on trouve un vase rempli d'un lait excellent. Il y en eut pour tous ; mais le vase reporté au cellier disparut à tout jamais. A en juger par ce festin plus que frugal et aussi par l'histoire du religieux emporté, afin d'y être mieux soigné, en dehors du monastère, on pourrait croire qu'on n'était pas riche à Bancor. Mais c'est le saint abbé qui voulait et savait faire accepter ce régime si austère. Un double fait d'ailleurs nous prouve combien il était détaché et volontairement pauvre.

Un séculier lui ayant proposé de lui donner son héritage, le Saint refusa. Et, comme l'autre faisait de vives instances, saint Congard s'écria : « Pourquoi veux-tu jeter sur moi ta lèpre ? » Une autre fois, c'est un roi du pays qui vient en personne lui offrir une cassette remplie d'or et d'argent. Averti de la chose, et sans même laisser le roi pénétrer jusqu'à lui : « Pourquoi, dit-il, ce pécheur veut-il répandre ses péchés sur nous ? Qu'il garde

ses iniquités avec leurs fruits. » Le séculier s'en était allé mécontent, le roi se retira tout honteux.

Mais, pour si ennemi qu'il fut des biens de ce monde, saint Congard n'allait pas cependant jusqu'à se laisser dépouiller, et les maraudeurs qui s'étaient avisés de piller les fruits et les légumes du monastère en surent bien quelque chose. « C'est en vain que nous travaillons, lui dirent un jour les moines jardiniers. Notre labeur ne profite ni à nous ni à nos hôtes, les voleurs emportent tout. »

Le soir, le Saint bénit le jardin d'un signe de croix et fit cette prière : « Aveuglez, Seigneur, les voleurs qui viendront ici jusqu'à ce qu'ils reconnaissent leur faute. » Pendant la nuit même il en vint. Mais frappés de cécité, ils erraient de çà de là, cherchant en vain une issue. Ils finirent par pénétrer dans la cour et déposèrent leurs sacs pleins de légumes aux pieds des moines, implorant leur pardon. Le saint abbé le leur accorda et leur rendit la vue. Mieux que cela, il en fit des moines : ce furent de bons larrons.

Pareille chose advint à des pirates, de la nation des Pictes, qui avaient dévasté une campagne dépendant du monastère et emmené prisonniers les moines qui la cultivaient. Déjà les pirates avaient mis à la voile lorsque saint Congard appela le Seigneur au secours de ses fils et bénit la mer. Les pirates aussitôt devinrent aveugles et une grande tempête se leva qui jeta le navire à la côte. Griève-

ment blessés en plus par le choc, alors que les religieux n'eurent aucun mal, les pirates implorèrent eux aussi la protection de saint Congard. Puis ils reprirent la mer, ayant recouvré la vue, mais infirmes. Comme si le Saint eut voulu les laisser dans l'impuissance de commettre d'autres déprédations.

Il lui arriva de tirer un jour une vengeance plaisante. Il y avait disette au monastère. Les religieux demandèrent au Père la permission de vendre un vase d'argent qui avait été donné en aumône, afin d'acheter du blé. Saint Congard fit appeler un homme du voisinage, nommé Croidhe, homme très riche, mais cruel et dur. Il lui dit : « Voici un vase d'argent que Dieu a envoyé aux Frères, donne-nous du blé en place. » « Je ne ferai point d'échange, répondit Croidhe. J'aime mieux que les rats mangent mon blé que vous. » Saint Congard indigné reprit : « Il en sera comme tu as dit : les rats mangeront ton blé. » Ce qui arriva. Une nuée de ces terribles rongeurs s'abattirent sur les quinze charretées de blé entassées dans ses granges, et au bout de trois jours il ne resta plus que la paille.

Par tous ces prodiges, on peut juger du grand crédit dont jouissait auprès de Dieu l'Abbé de Bancor, on peut juger de sa sainteté. Déjà nous savons quel était son austérité, et son amour de la solitude et de l'humilité, nous savons qu'en toutes circonstances il recourait à la prière. Mais, en vérité, toute sa vie ne fut qu'une continuelle oraison.

Outre les offices du chœur qu'il présidait chaque jour, on le surprenait à tout instant en prières. Il y passait ses nuits, souvent en extase.

Naturellement sa cellule était l'objet de toutes les attentions. Chacun eut voulu être témoin des faveurs dont Dieu le comblait. Même, une nuit, le frère Crimacthan commit l'indiscrétion d'aller regarder à travers les fentes de la porte. Le spectacle qui s'offrit à sa vue était magnifique. A peine le Saint eût-il pris quelque repos que sa cellule se remplit d'une éblouissante lumière; subitement il s'éveille, il se lève, transfiguré, et se met en prière. Crimacthan le contemple, hors de lui-même. Mais voici que tout change: « Crimacthan, crie tout à coup le Père, que fais-tu ici ? Va-t'en bien vite, et garde-toi de parler de ce que tu as vu. Pour tant d'audace, demain tu feras pénitence. » Le pauvre moine disparut tout tremblant, et le lendemain se passa de dîner.

On devine avec quelle piété le Père devait offrir le saint sacrifice. Un jour de Pâques pendant qu'il célébrait, un vénérable anachorète vit des anges qui l'entouraient, tantôt touchant et baisant, tantôt bénissant l'autel, le calice et la main de saint Congard. C'était bien le « *saint de Dieu* ».

C'est ainsi qu'il vécut jusque vers l'an 601. A ce moment, usé par les ans, les veilles et les privations, il devint sourd et ressentit dans tout son corps les plus violentes douleurs. Il demeura ainsi

depuis le commencement de l'hiver jusqu'à la Pentecôte.

Les uns, les mécontents sans doute, voyaient, dans tant de souffrances et si longues, un châtiement du ciel de sa dureté et de la trop grande sévérité de sa règle pour les moines; d'autres, la suite de ses austérités. Chacun mettait son mot: lorsque saint Meldan apparut à un religieux et lui dit que si certaines de ces raisons étaient vraies, cependant c'était à cause de son amour pour Jésus-Christ que le Père souffrait ainsi et afin d'augmenter encore ses mérites pour le Ciel.

Dans les jours qui précédèrent la Pentecôte, les religieux le voyant enfin mourir, le pressaient de recevoir les derniers sacrements. Mais il leur dit: « Je ne les recevrai de personne, avant que ne vienne l'abbé saint Fiacre, de la province de Leinster. » Averti par un ange, saint Fiacre se rendit à Bancor; il y arriva le dimanche de la Pentecôte, donna la communion à saint Congard qui, quelques instants après, entouré de ses enfants en larmes, rendit son âme à Dieu. C'était le 10 mai de l'année 601. Il avait quatre-vingt-cinq ans. Il fut enseveli dans son célèbre monastère de Bancor, où, depuis ce temps, Dieu ne cesse d'accorder par son intercession les faveurs les plus signalées.

III

Saint Congard patron de la paroisse du nom.

Maintenant une question se pose. Comment le culte de l'Abbé fondateur du monastère de Bancor a-t-il été implanté en plein centre de la Bretagne Armorique, et comment ce saint est-il devenu le patron de la paroisse qui porte son nom au diocèse de Vannes ?

C'est à quoi nous allons répondre brièvement. Quand on parcourt la charmante et pittoresque vallée de l'Oust, on remarque que la plupart des paroisses qui s'y trouvent portent des noms de saints.

C'est, en remontant du confluent de la rivière avec la Vilaine, Saint-Nicolas-de-Redon et Saint-Jean des-Marais, Saint-Perreux et un peu en arrière Saint-Gorgon ; Saint-Vincent, Saint Gravé, Saint-Martin, Saint-Laurent, Saint-Congard que domine l'antique sanctuaire de Saint-Marc ; Saint-Marcel, Le-Roc-Saint-André. Puis, autour et en amont de Josselin, Saint-Servan avec sa trêve de Saint-Gobrien, Saint-Samson, Saint-Gouvry, Saint-Gonnery ; et enfin dans les Côtes-du-Nord, Saint-Maudan, Saint-Caradec, Saint-Thélo.

Il serait bien difficile de ne voir là que l'œuvre

du hasard. Pourquoi ne pas admettre plutôt que ces paroisses ont été établies successivement dans l'immense forêt qui couvrait les rives de l'Oust, soit par les moines de Saint-Sauveur-de-Redon, soit par les moines de Sainte-Croix de Josselin et d'autres venus des bords de la Manche ?

Cette supposition est d'autant plus fondée en raison que, à part quelques saints très célèbres et honorés dans toute l'Eglise, comme saint Martin et saint Laurent par exemple, presque tous les saints patrons de ces paroisses sont des saints bretons, le plus grand nombre à peine connus des fidèles, saints personnages, assurément, moines très illustres, voire même, comme saint Congard, grands faiseurs de miracles, mais dont les admirables vertus fussent restées ignorées hors de leurs monastères, si leurs religieux en essaimant peu à peu, en se dispersant de toutes parts, n'avaient emporté pieusement avec eux et comme leur plus précieux trésor, quelques reliques de ces saints personnages, à tout le moins le culte profond qu'ils leur avaient voué et qu'ils répandaient autour d'eux. Pour Saint-Congard, en tout cas, c'est ainsi que les choses se sont passées.

A quelle date précise la trêve de Saint-Congard s'est elle détachée de Pleucadeuc pour former une paroisse ? Je l'ignore ; mais ce qui est certain, c'est que plusieurs de ses villages sont très anciens et ont un nom dans l'histoire.

D'après l'auteur de la grande *Histoire de Bretagne*, M. de la Borderie, à qui nous empruntons ces renseignements, Coëtlicq serait une ancienne station romaine, et plus sûrement une des résidences du roi Nominoë qui y tint, en 848, une grande assemblée de ses Etats.

Mais à côté de ce château royal, il y avait à Rosgal, dit le *Cartulaire de Redon*, un rustique oratoire et un modeste logis. Cet oratoire et ce logis étaient la maison de prières et l'habitation de quelques humbles moines, venus là de l'abbaye de Redon, dans des circonstances qu'il est nécessaire de rapporter.

Vers l'an 820, un pieux Breton nommé Worvelet vint demander à Jarnithim, chef du pays de Pleu-
cadeuc — machtiern du plou de Cadoc —, un coin solitaire pour y faire pénitence. Jarnithim lui assigna comme lieu de retraite la petite colline de Rosgal sur les bords de l'Oust, mais alors toute couverte de halliers et d'épaisses futaies.

A la mort de Worvelet, Worvoret, son fils, obtint la survivance de son ermitage, et même plus, car Jarnithim lui donna « plein pouvoir d'abatre et de défricher la forêt autour de lui ».

Worvoret étant mort à son tour, Portitoë, fils de Jarnithim, eut l'idée d'offrir aux moines de Redon ce champ ouvert dans la forêt, afin de l'empêcher de re-
omber en friche. Saint Convoion, abbé de Redon, accepta, et c'est ainsi que fut fondé, en l'an 834, le petit monastère de Rosgal.

Si l'on se rappelle que la fondation de l'abbaye de Redon remonte à l'an 832, on est amené à croire que Rosgal est le premier essaim de cette abbaye si célèbre.

Coëtlicq n'était qu'un château fort, vrai nid d'aigle perché sur la hauteur qui domine la vallée de l'Oust, pour surveiller la route de Redon à Vannes, et où le roi n'habitait qu'en passant.

Rosgal au contraire, comme tous les monastères de l'époque, ne manqua pas de devenir bientôt le centre d'une colonie agricole et, bien que le bourg en soit aujourd'hui quelque peu éloigné, le noyau de la paroisse de Saint-Congard.

Les pauvres gens en effet étaient attirés près des monastères que des religieux austères, mais charitables, zélés, établissaient un peu partout comme autant de postes avancés de la vraie civilisation. Car, ces moines, au fond, étaient des apôtres qui, en même temps, apprenaient au peuple à cultiver la terre et travaillaient à le convertir, à le rendre meilleur. C'est ainsi qu'il faut se représenter les humbles moines de Rosgal, creusant hardiment une entaille dans la forêt, animant peu à peu ce coin de la vallée de l'Oust, instruisant les habitants qui se multipliaient autour d'eux, leur inspirant le goût de la vie simple et austère qu'ils menaient eux-mêmes, adoucissant leurs mœurs, les formant enfin à la pratique de la vie et des vertus chrétiennes.

Mais les moines des premiers âges ne quittaient

point leurs monastères pour aller s'établir ailleurs sans emporter avec eux quelques saintes reliques qu'ils vénéraient et proposaient à la vénération des fidèles. Ils ne fondaient jamais un monastère nouveau sans le mettre sous le vocable et ainsi sous la garde de quelque saint, le plus souvent un saint moine dont la mémoire était parmi eux en bénédiction. A Rogal, ce fut saint Congard que les religieux prirent comme patron de leur abbaye.

Car comment admettre que les habitants du pays aient pu choisir d'eux-mêmes pour patron de leur paroisse ce moine du nord de l'Irlande dont la vie et le nom même leur eussent été inconnus ? Au contraire on s'explique très bien ce choix de la part des moines.

Nous n'avons pas à revenir sur la vie de saint Congard. Mais on comprend que sa réputation se soit étendue au loin dans les monastères. N'avait-il pas lui-même envoyé de ses religieux fonder un peu partout des colonies où l'on vivait de son esprit comme de sa règle, et où l'on aimait à publier ses étonnantes vertus ?

Un de ses fils surtout, le plus cher, et devenu plus célèbre que lui, saint Colomban, abbé de Luxeuil, n'avait pas peu contribué à populariser dans les monastères de France la mémoire de son illustre maître. A l'époque où nous sommes, en 834, deux siècles après la mort de saint Congard, les esprits étaient encore pleins de son souvenir. On par-

lait avec admiration de la vie et des vertus de cet homme providentiel. On se rappelait que sa naissance avait été prédite par saint Patrice, apôtre et patron de l'Irlande ; on écoutait, émerveillé, le récit de ses miracles.

Comment n'eut-on pas eu dans ce personnage si puissant en œuvres pendant sa vie une pleine confiance ? Et quel beau modèle à proposer à l'imitation des religieux que celui de ce religieux exemplaire ? Quel patron mieux indiqué pour un monastère que ce saint fondateur d'un des plus célèbres monastères de l'Occident, et, comme l'avait annoncé saint Patrice, ce Père de tant de milliers de moines ?

Les religieux de saint Convoïon ne pouvaient mieux choisir le Protecteur du monastère de Rogal.

C'est par eux, à n'en pas douter, que les habitants, peu à peu groupés autour de l'abbaye, ont appris à connaître le grand moine de Bancor. Ce sont ces moines qui le leur ont fait aimer comme ils l'aimaient eux-mêmes ; ce sont eux qui ont su leur inspirer pour ce saint une telle vénération, une telle dévotion que, de patron du monastère, il est devenu le patron de la frairie d'abord, et, au jour où cette frairie s'est détachée de Pleucadeuc, le patron de la jolie et très chrétienne paroisse de Saint-Congard.